

# DANS LA VIE

## Philippe Faucon

Né le 26 janvier 1958 à Oujda (Maroc). Titulaire d'une maîtrise de Lettres obtenue à l'Université d'Aix-en-Provence, Philippe Faucon aborde le monde du Septième art par la régie (entre autres sur *Mauvais Sang* et *Trois Places pour le 26*). En 1984, il signe un court métrage, *La Jeunesse*, un titre qui pourrait résumer toute l'œuvre à venir du cinéaste en herbe. Il obtient en 1990 le Prix Perspective du Cinéma Français au Festival de Cannes, pour son premier film, *L'Amour*. En 1992, il tourne pour Arte : *Sabine*, l'un des premiers succès d'audience de la chaîne, qui aura une sortie en salles, après sa diffusion télé. 1994 est l'année d'une autre fiction pour Arte : *Muriel fait le désespoir de ses parents*. En 1996, il réalise pour France 2 : *Mes 17 ans*, qui obtient sur la chaîne une très importante audience, en même temps qu'une grande reconnaissance critique. Il réalise la même année *Tout n'est pas en noir*, pour la série *L'Amour est à réinventer*. En 1998, une nouvelle fiction pour Arte : *Les Étrangers*. En 1999, il réalise *Samia*, son second film pour le cinéma, présent au Festival de Venise 2000, dans la sélection « Cinéma du Présent ». En 2001, *Grégoire peut mieux faire*, pour Arte. En 2005, *La Trahison*, son troisième film pour le cinéma, est unanimement salué par la critique. Philippe Faucon s'est imposé comme l'un des auteurs les plus remarquables de sa génération. Il vient de terminer *Dans la vie*, dont il a également été le producteur, avec Yasmina Nini-Faucon. Il achève également pour Arte une série de fiction avec archives sur les années 1967-1979.

2007 (sortie France 12 mars 2008) - France - couleur - 1h13

film de **Philippe Faucon**

scénario : **Philippe Faucon, Amel Amani, William Karel** et **Sarah Saada** - image : **Laurent Fénart** - montage : **Sophie Mandonnet** - premier assistant réalisateur : **Marc Atgé** - décors : **Valérie Strano** - costumes : **Isabelle Blanc** - son : **Jean-Luc Audy, Suzanne Durand** et **Laurent Lafran** - producteurs : **Yasmina Nini-Faucon** et **Philippe Faucon** - distributeur : **Pyramide**. avec : **Sabrina Ben Abdallah** (Selima), **Ariane Jacquot** (Esther), **Zohra Mouffok** (Halima), **Hocine Nini** (Ali).

**COURT MÉTRAGE : LA TRAVERSÉE**

2006 — France — couleur — 12'

film de **Maeva Poli** (réalisation et scénario) - image : **Yoann de Montgrand** - montage : **Aurélien Many** - son : **Clément Chagot** - production : **La Fémis**

*Sabrina travaille au port autonome du Havre. Elle rencontre Aïcha, une vieille algérienne porteuse d'une culture méconnue de Sabrina, malgré ses propres origines maghrébines.*

Lors d'un cours sur la circulation maritime, Sabrina peine à donner le nom du bateau qu'elle apprend à piloter, de même, sa propre identité sera le thème central du film. Le lendemain matin au port, elle rencontre une femme algérienne. Sabrina, issue de la troisième génération, ne parle pas arabe, mais le lien se crée et les deux femmes conversent tant bien que mal malgré la barrière du langage. À l'issue de cette rencontre, quelque chose a bougé au plus profond d'elle-même. *La Traversée* est un film subtil et sensible où se confrontent identité et culture, générateurs du trouble de Sabrina. **R.A.D.I**

## ENTRETIEN AVEC PHILIPPE FAUCON

Jean Roy - Pourquoi *Dans la vie* ?

**Philippe Faucon** - C'est l'histoire de deux femmes, dont une handicapée, dans un fauteuil roulant, qui est dépendante de son entourage et le vit comme une humiliation. Elle l'exprime à un moment, se révoltant contre l'acharnement à son égard pour lui donner à manger, la laver, prête à mourir. Donc, il faut le recours à une infirmière et une dame de compagnie, qu'elle finit par user. L'infirmière, d'origine algérienne, va proposer sa propre mère. Il y a donc deux femmes, l'une de confession musulmane, l'autre de confession juive. L'une illettrée, l'autre handicapée. L'une qui n'est jamais sortie de son intérieur et n'a jamais travaillé, l'autre qui a vécu. Au départ, il y a des préjugés de part et d'autre, une construction fantasmagorique liée à l'histoire. Elles vont se rencontrer, se communiquer l'une à l'autre de l'énergie, du désir de continuer, d'où le titre. *Dans la vie* est à prendre dans le sens de rester vivant, de développer une capacité à vivre. C'est le cas de ces deux femmes dont la place dans le monde s'est restreinte et qui vont vouloir prendre pleinement part au monde et jouir des petites miettes qui leur restent en se parlant, en partageant, en se faisant rire.

Faut-il aussi comprendre le titre dans un sens plus large ?

Il s'agit aussi, bien sûr, de tout ce qui fait la vie. Parfois, des confrontations d'opinions font référence à des questions de société, parfois à des questions politiques. Je les ai abordées dans le film sans intention didactique, mais parce que cela également fait partie de l'existence. Ces femmes sont séparées par des appartenances culturelles et communautaires, qu'elles croient très marquées. Mais elles vont découvrir que cela les rapproche. Quand on a écrit le film, c'était dans le désir de raconter ces femmes dans des statuts de second ordre, mais très affirmées. On avait l'impression que cela fait partie de leur ressenti, que cela avait place en elles, que cela fait partie de ce qu'elles expriment en alternance à travers des choses plus particulières, privées. C'était un vaste projet, pas simple. Il y avait l'intention d'évoquer tout ce qu'avait été leur existence, même si l'on peut considérer que leurs vies ont été petites et banales. Au cinéma, on a très souvent des personnages à une dimension, l'enjeu amoureux ou de pouvoir, ou de possession, ou d'argent. Là, nous voulions évoquer des dimensions supplémentaires dans un récit qui ne serait pas une chronique mais une vraie histoire, avec tout ce qui peut constituer des personnages. Avoir du réel, du ressenti, du langage, des complexités, des contradictions, des points de vue, des faiblesses, de la subjectivité.

Comment avez-vous trouvé vos comédiennes ?

On a écrit sans avoir en tête de comédiens. On pensait à des gens, mais sans vraie conviction. On avait le sentiment de devoir chercher du côté de non-comédiens. On sentait qu'il était d'une grande importance que les interprètes aient une proximité sociale et culturelle avec les personnages car beaucoup se situaient à ce niveau-là. Il ne fallait pas les caricaturer, les galvauder. De surcroît, il n'est pas simple de trouver des interprètes de cet âge. On s'est décidé pour ces deux femmes qui avaient fait de premiers essais avec une part de maladresse

mais qui révélait de belles personnalités, vraiment fortes, avec une densité humaine, une beauté intérieure, qui avaient eu des vies très pleines en ayant eu à quitter leur pays, à élever des enfants. L'une savait pas lire, d'où une compréhension instinctive de ce qui pouvait se passer entre les personnages. Elles pouvaient animer leur personnage de leurs colères, de leurs affrontements, des illuminations qu'elles pouvaient avoir. L'une est au service de l'autre. Musulmane, elle cherche à préparer un plat pour la juive, mais ne veut pas demander directement à l'autre ce qu'elle mange pour ne pas avouer qu'elle ne sait pas. Mon interprète a compris exactement de quoi il s'agissait. Elle n'a eu aucun mal à aller le chercher parce que cela a à voir avec sa propre vie. Une comédienne professionnelle n'aurait peut-être pas trouvé aussi bien comment faire. Si la scène est très belle, c'est à cause de la façon dont elle est jouée.

**Pourquoi avoir tourné en vidéo ?**

C'est de la vidéo, mais c'est une vraie image. Quand on tourne avec des non-professionnels, surtout de cet âge, les choses peuvent se passer sur de tout petits moments miraculeux. En film, l'installation est lourde, la lumière plus importante et cela peut figer, raidir les comédiens. En plus, en haute définition, on ne compte pas le métrage de pellicule et on ne recharge pas la caméra. En support film, c'est une grande angoisse de tourner avec des gens qui n'ont jamais fait cela car les magasins durent dix minutes et il faut attendre dix minutes qu'ils soient rechargés, d'où une possible chute de tension. En vidéo, on dispose d'une heure sans recharger, mais il faut dire que ces caméras électroniques en plastique perdent facilement le point et que cela est très stressant pour les opérateurs.

**Quels ont été vos choix de mise en scène ?**

Le parti pris a été de privilégier le jeu, d'une part, de saisir ces petits moments de grâce que peuvent amener les interprètes de l'autre. Aussi, nous étions beaucoup en intérieurs, avec un des deux personnages principaux dans un fauteuil roulant. Ce n'était pas évident. Donc la mobilité doit être davantage celle de l'image que du mouvement. Cela passe par le montage. Il faut trouver les axes qui mettent en valeur des petits moments qui passent parfois juste par un regard, une intonation de voix, un frisson sur les visages. L'autre difficulté est que c'est une histoire sur le handicap, ce qui n'est pas facile à filmer. Comment faire percevoir ce que ressent quelqu'un dans un fauteuil roulant sans que cela soit du pathos, du chantage au fauteuil roulant ? Comment faire comprendre la lassitude ? Et comment cadrer quelqu'un assis alors que les autres ne peuvent pas l'être tout le temps ? C'est une vraie question de mise en scène. Cela a été un film très dur à tourner, dans un appartement un peu étroit.

**Pourquoi vous êtes-vous produit vous-même ?**

C'est le premier film que j'ai produit. C'est intéressant mais lourd de mener les deux de front. J'ai fait des erreurs. Mais pour mon prochain film, je vois ce que cela va amener une évolution dans ma façon de travailler. Cela va me permettre d'aborder des projets différents, au niveau de l'écriture comme de la réalisation. J'avais besoin de maîtriser ces procédés car on y gagne la liberté que l'on se donne. J'avais besoin que l'artistique et l'économique soient cohérents.

**Entretien réalisé par Jean Roy - L'Humanité**

Il y a Esther, la juive qui a toute sa tête et sa fierté mais que l'âge a conduit dans un fauteuil d'infirme. Et il y a Sélima, la musulmane du même âge, qui s'est mise à son service comme dame de compagnie. L'une avait des préjugés sur la religion de l'autre et l'autre le lui rendait bien. Pourtant, cohabitation aidant, les deux vont apprendre à se connaître, à se respecter et même à s'aimer. De ce rapport tout rempli d'un sentiment qui fait chaud au cœur et constitue la matrice du film, il est longuement question dans l'entretien (ci dessus). Mais il y a aussi les autres. Du côté d'Esther, un fils dévoué mais que les obligations du monde moderne vont conduire à délaissier sa mère, l'obligeant à dénicher quelqu'un pour s'occuper d'elle. Du côté de Sélima, on trouve son mari, un vieil immigré usé, et surtout leur fille, une beurette moderne qui travaille, a un copain, aime tirer sur sa clope et boire un coup, mais dissimule le tout en présence de sa famille. Si les problèmes qui se posent aux personnages sont de tout temps et de tout lieu, ils sont inscrits ici dans un contexte précis, socialement comme culturellement. Ces gens, ce sont ceux que nous croisons quotidiennement sans guère y prêter attention et même, pour certains d'entre nous, nos voisins de palier ou de centre commercial, et ceux à qui soudain chacun s'intéresse lors des campagnes électorales. C'est donc un film immergé dans le présent que nous donne Philippe Faucon, en rupture avec la Trahison qui se déroulait pendant la guerre d'Algérie, mais dans la continuité de l'essentiel de son oeuvre. On y retrouve son intérêt pour le peuple, pour un pays riche de ses différentes composantes, pour le refus des blocages et leur dépassement dans l'ouverture à l'autre. Robert Guédiguian est aussi comme cela. Ou Cédric Klapisch quand il réalisait *Chacun cherche son chat*. Dépouillé, digne et noble, tel est ce cinéma de la transparence pour qui l'homme est le capital le plus précieux. Cerise sur le gâteau, les deux non-professionnelles qui tiennent les rôles principaux sont tout simplement magnifiques.

**Jean Roy - L'Humanité**

*Dans la vie*, le nouvel opus de Philippe Faucon, débute sur des pieds d'argile : le filmage tout juste fonctionnel en DV rebute, et le jeu des acteurs non professionnels est souvent approximatif. Pourtant, un miracle comme seules les bonnes histoires savent en créer se produit. Tout d'abord parce que comme il l'avait fait avec *Samia*, Faucon observe sans complaisance des personnages souvent oubliés par les fictions françaises. Les relations troubles entre les communautés musulmane et juive y sont disséquées avec tact. Le cinéaste en profite pour dénoncer sans putasserie les excès de l'une et l'autre, et désamorce nombre de préjugés. L'intelligence de Faucon est de mener cette étude à hauteur de femmes, sans leçon de morale ou de politique. Si bien que son histoire d'amitié entre une vieille musulmane et une vieille juive n'est affublée d'aucun manichéisme. Il n'est question ici que d'humanisme, voire d'humanité, dans son sens le plus simple et noble. Les deux actrices, Ariane Jacquot et Zohra Mouffok, emportent tous les suffrages. Drôles, craquantes et terriblement émouvantes, elles donnent au film un souffle imparable et une résonance qui vit au-delà des portes de la salle.

**Aurélien Allin - Monsieur Cinéma**